

**François  
Dupeyron**

# **Le Grand Soir**

---

**roman**

*ACTES SUD*

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Illustre et décrié, vieillissant et proscrit, Gustave Courbet croise un soir à Genève une prostituée en qui il croit reconnaître une amante de jadis, la belle Jo – celle qui donna naissance à *L'Origine du monde*, l'œuvre maîtresse de sa peinture... Ivre d'amertume et de solitude, devant cette femme de hasard, le temps d'une nuit, Gustave Courbet se raconte, laisse déferler ses utopies et ses désillusions, sa colère et sa honte, son égoïsme, ses échecs, la tempête de ses passions. Car il aura mis à peindre, à jouir ou à lutter toute la puissance de sa nature, toute la véhémence de sa révolte – lui, l'artiste libertaire, l'ami du peuple, le communal.

Avec une force d'évocation impressionnante, François Dupeyron entre de plain-pied dans la vie et le siècle de Gustave Courbet, personnage superbe et dévasté dont il célèbre, corps et âme, l'amour de l'insurrection.

“DOMAINE FRANÇAIS”

FRANÇOIS DUPEYRON

*Réalisateur, scénariste et romancier, François Dupeyron est également l'auteur chez Actes Sud du roman Inguélézi (2004), qu'il a adapté au cinéma.*

DU MÊME AUTEUR

*JEAN QUI DORT*, Fayard, 2002.  
*INGUÉLÉZI*, Actes Sud, 2004.

© ACTES SUD, 2011  
ISBN 978-2-330-00337-1



François Dupeyron

# LE GRAND SOIR

roman

*ACTES SUD*

Extrait de la publication



## I

C'est à Genève, une rue de la basse ville, là où se rendent le populo, les soldats, toute la soif de la ville et les queues qui réclament.

L'entrée du 8 ! une lanterne éclairée au gaz, le 8 bien visible sur trois faces... ça peut faire penser à l'entrée d'un passage au siècle dernier, en fait, c'est un bordel, pas à s'y tromper avec cette lanterne, là, à quelques mètres, de mèche avec la rue.

Un homme s'avance, il est lourd, large comme une armoire, il marche en s'appuyant sur une canne, il est saoul, cuit, coton... mais ça ne paraît pas au premier coup d'œil, la lenteur va bien avec sa corpulence et on pourrait même penser qu'elle lui est naturelle.

Trois jours qu'il tourne en rond, d'un bar à l'autre, n'en sort pas de son tournis. L'ivresse a viré fatigue, une grande fatigue qui le ramollit, notre homme, et il a besoin de toute cette vie autour de lui, il lui faut ça pour tenir encore debout.

Le grand Courbet, le peintre, c'est lui... mieux que ça ! le naturalisme, c'est lui ! l'inventeur, le plus grand, l'unique... il le sait qu'il restera dans l'histoire et c'est un poids, un de plus, il en porte, il a sa charge.

C'était hier, à la fin des années soixante-dix... 1870 ! mais 1870, 1770, 1670, les chiens aboient, la caravane... c'est toujours la même, une belle cochonnerie d'histoire qui se répète, se moque des hommes,

qui les travaille, écrase, bousille, pauvres hommes...  
pauvres hommes !

Il entre... l'intérieur, c'est la continuation du passage, une grande pièce tout en longueur, la patronne au milieu, elle trône la vieille, le cul vissé à sa caisse, une sorte de chaire qui la met une tête au-dessus de son monde, l'œil à tout... à ses filles d'abord ! poitrines à l'air, d'emblée la chair, le sucré, l'alcool, l'attrape-nigue... l'œil n'y résiste pas, s'égare, il la suit qui coule et se perd à la ceinture, sous une façon de déshabillé en gros coton qui ne demande qu'à tomber, ouvert sur les fesses, donnant à voir une jolie part du sillon, la chair, rien que la chair.

Elles vont viennent au milieu des hommes, chienne, chatte, tigre, cheval, tout le bestiaire, tous les goûts... tout ce qui est bon pour les exciter, les monter, leur tirer un billet avant de les moucher.

Jamais elles ne s'arrêtent c'est la règle, la patronne y veille, jamais répondre à quelque saloperie, parce qu'ils en bavent, en écument, ils s'échauffent là, si près du but, les morts de faim... ils les boivent, se rincent, les yeux écarquillés, ils essayent aussi de tâter, pincer, ils se penchent pour frôler, humer et on dirait qu'ils ne se décident qu'à la toute dernière extrémité, presque à regret, comme s'ils allaient se jeter dans une eau trop froide.

Alors, ils prennent le bras d'une fille et se laissent conduire au pied de la chaire... là, ils règlent leur dû contre un jeton que la patronne remet à la fille, et puis c'est l'escalier, tout de suite à droite, derrière la chaire... pas qu'un escalier ! Il fascine, les hommes gardent toujours un œil dessus pour savoir qui monte qui descend... et c'est pas triste ! il y a à voir là aussi, ceux qui descendent se croient obligés de commenter et ceux qui montent goguenardent, se gonflent... Il faut bien dès lors qu'ils sont en vue,



mais à vouloir se cacher, ils se trahissent, y a plus de gueule que d'estomac, ici comme ailleurs.

Courbet s'est allumé, on dirait... une étincelle, une idée, il s'avance, se fraye, pour croiser le chemin d'une formidable crinière rousse. On ne voit que ça, rousse ! la masse mousseuse, orageuse presque, plus affolante que la chair pour celui qui s'y laisse prendre... et il est pris Courbet.

— Jo ! Jo !

La fille se retourne, jauge, un regard suffit... jamais vu cette gueule épaisse, tout en barbe qui lui arrondit le visage, elle pense à une coquille Saint-Jacques, le plat du front plus étroit que la base... et tout de suite elle l'oublie, et il n'a plus que son dos, il en reste en l'air tout gros qu'il est, arrêté dans son élan, il va devoir attendre qu'elle repasse, la pister, viser juste pour gagner une seconde ou deux... Qu'elle le regarde nom de Dieu ! Qu'elle le regarde vraiment et elle le reconnaîtra... Il a blanchi c'est vrai, grossi, les yeux... il sait ! il sait !... C'est le regard qui a changé, mais rien, du détail, c'est dedans la catastrophe, dehors c'est toujours lui... Si elle ne pense pas à lui, c'est normal qu'elle ne l'imagine pas là, mais qu'elle le regarde et ça remontera !... Parce que chez lui, ça n'en finit pas, il en sue, il en est tout mouillé tellement ça remonte le passé, pas mort... Oh que non ! c'est fou ce qu'il est là, à toucher... Il passe sa main sur son front, tout en eau lui aussi.

— Jo, c'est moi ! Jo !

Toujours rien... il lui prend le bras, l'arrête.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Elle l'entraîne un pas, deux, elle cherche à se dégager mais il est bien trop lourd.

— Lâche-moi !

— T'énerve pas...

Elle a beau... c'est rien que du nerf cette fille toute sa force, mais Courbet l'a empoignée et les nerfs il s'en amuserait, du beurre ! ils ne font que durcir sa prise... alors elle crie et la vieille l'entend.

— Il va se tenir le pignouf ! ou il veut que je lui envoie mes chiens ?

C'est pas pour rire, elle a poussé la porte de sa caisse et deux têtes mauvaises sont toutes prêtes à bouffer de la chair... elles aussi, la chair !

— Tu me reconnais pas ?

— ...

— Gustave ! C'est moi, Jo...

Il parle doux, elle crie.

— Tu me lâches !

— Ecoute, écoute... je te demande pardon... pardon, pardon, pardon, pardon.

— Alors, il se décide ?

La vieille pousse la voix et les chiens ça les fait aboyer.

— On monte ou tu me lâches !... C'est oui ou merde ! mais tu me lâches.

— Si tu veux... On va monter, oui.

Il se ramollit, comprend pas qu'elle lui crie dessus, Jo... cette voix ! il commence à douter, c'est peut-être pas la même... Oh que si ! Que si ! La même ! elle l'excite... ça aussi qui remonte !

Alors, il la suit jusqu'à la caisse, il sort son billet, la vieille le prend sans un mot, elle en a vu d'autres, des epochtronnés, des fadés au vin mauvais, elle tend son jeton... toujours il lui tient le bras, mais mou, de plus en plus mou et il en met un temps à remettre son portefeuille, à pousser un pas devant l'autre pour prendre l'escalier, une marche, deux, et puis... et puis c'est tout ! trop difficile... Il chaloupe, il chavire, plus de jambes, plus de sol ! Il a beau se reprendre, se retenir à la fille, elle le relève, elle l'aide tout ce qu'elle peut.

— Pardon... pardon, pardon, pardon, pardon...

Il n'a plus que ce mot à la bouche... C'est tout de même une belle saloperie un escalier quand ça tangué de partout et qu'on se sent si lourd, il faudrait être oiseau, plume... il retombe toujours et c'est touchant de le voir défaillir, essayer encore, toujours... il s'épuise, il renonce, il en oublie la fille, il la lâche... parce que c'est une autre histoire qui commence pour lui... il souffle, il y a de la bête au sol, ses yeux se ferment, il dormirait bien là... il cherche une position, un appui sur son coude, il ne voit plus la vieille, ni Jo...

— Jo !

Il l'appelle encore, une bouffée qui lui remonte et il sent qu'on l'emporte, deux hommes qui le traînent dehors, l'air se fait frais... il a un dernier regard, il cherche Jo... disparue !... c'est dommage ! il se laisse emporter... il ne sait plus, c'est tout coton, un gros nuage, un édredon tout chaud, comme lorsqu'il s'endormait tout enfant, tout petit... c'est peut-être la voix de sa mère qu'il entend, il entend que ça parle... il ne sait plus, il s'éteint...

C'est le froid qui le réveille, il est dans une carriole dételée, sûrement celle d'un poissonnier, ça empeste, attaque le nez... oui, c'est bien ça, il est devant une poissonnerie. Il ne sait pas comment il est arrivé là, même qu'il a fallu qu'il monte et c'est déjà une belle hauteur. Il entend des oiseaux, des moineaux probable, dans les tilleuls de la place. Il reconnaît vaguement, bien qu'il n'habite pas Genève, il y vient, il s'y échappe... à cinquante-sept ans il s'échappe toujours, il part, une chemise sous le bras... Et alors ? Qui pourrait l'en empêcher ?

La chemise, il ne sait plus où il l'a laissée, sans doute dans quelque hôtel, mais lequel, il se souvient de deux... Merde ! Son bras est tout ankylosé, il a dû dormir dessus, il le secoue... Il va descendre, mais c'est pas si simple, la carriole navigue sur sa béquille... Heureusement la terre est ferme ! il croyait qu'elle bougeait encore... non, de ce côté-là, tout va bien ! de l'autre vaut mieux pas trop y penser... Si ! de l'autre côté il aperçoit le ciel, tout rose, un bébé... il faut vite qu'il avale quelque chose, comme un bébé toutes les trois heures, ça réclame en lui et ça le ferait presque rire... un bébé ! il est d'humeur...

Mais soudain, il repense à Jo et ça lui coupe net l'envie de rire. Il n'y a guère plus de trois heures qu'il l'a vue... et il veut déjà la revoir, il le faut, ça réclame et tout de suite, Jo !

Si cette fille n'est pas Jo, c'est une hallucination, une vraie de vraie, même saoul à tomber, il ne s'est jamais mépris à ce point. C'est elle, merde !... Il la revoit, il ne peut pas se tromper, son bébé ! dix ans qu'il espère la retrouver à un coin de rue, dans un café, une galerie, n'importe où... Combien de fois il a pensé à elle !

Il marche ! à cette heure-ci, il n'est plus seul dans les rues et il va bien se trouver quelque troquet pour se rafraîchir... Il marche ! Jo, ici à Genève ! si près de lui... Elle a dû avoir honte, elle pouvait pas penser qu'il viendrait là... Jo, une pute ! Merde alors !... Non, c'est impossible, impossible, il débloque ! et pourtant la terre ne bouge plus, il marche droit, il a envie de pisser... Non ! il va attendre le troquet ! C'est bien la preuve qu'il s'est retrouvé, sinon il pisserait n'importe où comme un porc... Non ! Il marche droit ! Jo !... Merde alors !

Il a fini par le dégoter son abreuvoir. Depuis combien de temps il est assis là ?... Ce qui est sûr, c'est qu'il y est... trois bouchers, blouses blanches, viennent d'entrer, ils cherchent un trou où passer leur bras pour atteindre le zinc, au milieu d'autres blouses blanches, bleues, noires... Il est arrêté, sa pensée, son regard, tout... en arrêt devant les coudes qui se lèvent, c'est un mouvement continu, comme des oiseaux qui s'ébrouent ici, là... la fine et le calva qui filent droit dans les gosiers et sitôt le verre revenu sur le zinc, un petit mouvement de tête suffit, le serveur recharge... il chôme pas, pas le temps de reposer les bouteilles...

C'est reparti ! Il sait déjà que ce n'est pas aujourd'hui qu'il s'arrêtera de boire... c'est comme ça ! faut attendre le dé clic, c'est très net il le reconnaîtra tout de suite, c'est pas une question de volonté, il en est plein de volonté, il veut revoir Jo, il veut que ça... et il ne veut pas se présenter minable comme hier soir, ce n'est pas de l'orgueil, c'est très loin tout ça derrière lui, juste une question de dignité ! Quoi qu'on puisse en penser, il est toujours terriblement à se battre pour rester un homme, mais ça c'est une autre histoire...

On doit parler de lui, il sent les têtes qui se tournent, il s'en tape, mais un regard s'attarde, une tête avec laquelle il boirait bien un verre... Alors il lève son coude lui aussi mais le verre est vide... Qu'importe ! il recommence, ça le fait rire l'autre... et lui aussi, mollement, mais il veut goûter ce moment, ce contact, ce dialogue secret et il lui fait comprendre, à l'autre, qu'il aimerait bien que le serveur vienne remplir son verre... et le serveur vient... et Courbet fouille dans sa poche et lui tend un billet.

— Va m'acheter une chemise ! comme celle-là... la plus grande...

— Il est pas cinq heures... regarde, ils ont pas encore fait l'ouverture.

Il lui montre les blouses, les gosiers qui s'ouvrent.

— Alors plus tard... hep !

Courbet le rappelle, il veut son billet ! Il perd pas le nord... Il sirote un peu et ça le rapproche de Jo ! c'est tout ce qu'il veut... et il se met à penser tout haut. "Pardon Jo ! pardon... maintenant que je sais où tu es je vais venir, je veux que tu saches..." Ça prend forme dans son esprit, il sait ce qu'il va lui dire.

Toute la journée il a résisté comme il a pu, d'un café à l'autre, il en a vidé des bières ! il en a pissé ! mais il n'a pas touché à la charmante... non ! pas d'absinthe et pourtant elle sait y faire la salope, comment le faire tomber... il l'a eue dans la tronche, elle a pas attendu, tout de suite au réveil, et mauvaise ! à le faire gueuler ! mais c'était non !... Encore une preuve ça aussi, de la volonté, il en a à revendre. Ça l'énerve cette histoire de volonté... enfin !

Il a décidé de revoir cette fille, Jo ou pas Jo, et il la reverra... ce soir, cette nuit. Elle l'a trop remué, tout ce qui avait fini par se déposer avec le temps, poussière d'âme, il a suffi qu'il l'ait revue... si on pouvait éclairer son intérieur, on n'y verrait rien d'autre ce soir, que cette poussière rendue folle, un courant d'air l'a balayée et c'est reparti, la danse... Et il s'est surpris à l'aimer cet air, ce branle-bas en lui, toute la journée il n'a rien fait d'autre que s'y frotter... Il s'est répété ce qu'il allait lui dire... Pourvu que ce soit elle !

Il a répété son texte, mais trop ! Il s'est usé... et maintenant, il en est à se demander si ça vaut vraiment le coup... enfin, ça aussi il connaît ! j'avance,

je recule... Qu'est-ce qu'il attend encore pour se lever et courir la retrouver ? Il n'est pas très loin, c'est déjà ça.

Il a bien calculé... Quand la nuit est venue, il s'est souvenu d'un café où il vient souvent, il y est un peu chez lui. C'est le point d'eau des communs, des exilés comme lui... on y parle Commune, on y ressasse d'autres poussières, celles-là n'ont pas encore eu le temps de se poser. Mais ce soir, ça l'emmerde ! tout l'emmerde hors Jo et la musique. Il ne s'est pas mêlé, il s'est assis tout seul à une table, avec une bière... pas l'autre, surtout pas d'absinthe !

C'est aussi pour la musique qu'il est venu... tzigane ! parce que le patron aime ça et lui aussi, elle en connaît un rayon sur les frissons de l'âme, il est venu s'en remplir avant de courir à Jo.

Il a beau être dans son brouillard, il connaît tous ces visages... le Popol jambe de bois, il est là chaque soir, un pilier, il va de table en table, une main sur sa béquille, de l'autre il tend sa banque, il l'appelle comme ça sa main, celle qui reçoit les pièces qu'on veut bien lui donner.

— Pour la Commune !... pour l'Égalité ! la Fraternité !... Fraternité ! Égalité !

Il fait musique lui aussi.

— La Commune n'est pas morte ! j'ai faim...

C'est un brave type mais il a ses têtes et s'il a un petit coup dans le nez et si les pièces tardent à venir, il se plante dans le dos du bonhomme et il égrène.

— Égalité !... Fraternité !...

Là, il vient de se planter derrière le colonel, il a dû l'être deux mois dans sa vie, colonel, maintenant, il joue aux cartes, avec seulement la veste de colonel. Ça va se gâter, c'est couru.

— Egalité ! J'ai faim... T'es sourd, saleté ?

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Le colonel ne se retourne pas, c'est aux autres de la table qu'il demande, et les autres arrondissent... "laisse tomber" dit l'un, "barre-toi" dit l'autre au Popol.

— J'ai dit "saleté" !... J'ai faim.

Il y a longtemps qu'ils se cherchent ces deux, mais on ne sait jamais à l'avance quand le moment est arrivé... des fois c'est un mot, quelque nouveauté, un mot idiot sans histoire, mais justement celui-là il ne fallait pas...

— Colonel, mon cul ! lui rigole Popol.

Il l'attend sur ses gardes, il se fait lourd, mais lourd Popol... jusqu'à ce que l'autre se retourne nom de Dieu ! qu'il lui balance n'importe quoi, une saloperie, son verre, son poing, n'importe quoi mais qu'il lui fasse sentir qu'il existe ! Comme sa jambe, par exemple ! Il n'est lourd que pour exister... C'est tout de même pas trop demander ! Si ?...

D'un bond, il se lève le colon, lui saute au collet, des chaises tombent, on se précipite pour les séparer. C'était couru... l'ordre des choses, comme ça qu'il va le monde... Et ce soir ça l'emmerde Courbet, le monde, un gros coup de fatigue vient de lui tomber dessus, même la musique va finir par le lasser. C'est peut-être ça qui va le faire partir, le déclic... Mais cette fatigue l'inquiète... Il lui reste une gorgée à finir, il n'y touchera pas ! pas avant de partir, juste quand il se lèvera, il a décidé... la dernière, il a dit.

— Egalité !

Popol se plante devant lui, il pige vite, il n'a pas besoin d'un dessin.

— Non ? On dirait que t'as ton compte là... tu permets ?

Il tire une chaise et s'assoit, c'est pas la première fois qu'il s'assoit à la table de Courbet, dix fois, il lui a déjà raconté comment il l'a perdue sa jambe !



— Elle me lance la salope ! mais tu vois, je l'aime encore mieux que ta soif !... Tu m'offrirais pas un petit verre, non ?

Il est barré ailleurs Courbet, il le regarde sans le voir et l'autre se demande.

— T'es où là ?... loin ! tu voyages !

Il vise le fond de bière, puis Courbet, puis la bière et il la descend sec... et dans la foulée il lève le verre pour en avoir une autre.

— Entre survivants, on est des survivants nom de Dieu ! Y en a beaucoup qui l'oublie, c'est moche. Ils tournent la tête quand j'arrive les cochons. C'est pas les versaillais qu'ont gagné, ils ont fini le boulot c'est tout. C'est l'égoïsme, toujours il gagnera.

Il se penche en avant pour lui dire plus bas.

— C'est pas à dire mais on mérite pas mieux, il est pourri du dedans le bonhomme, c'est ça qui gâte tout.

Il se recule, passe un doigt sous son nez pour renifler plus fort.

— Je dis pas ça pour toi, t'es au-dessus. T'es pas moins moche, hein... mais c'est pas l'égoïsme.

Il se tortille sur sa chaise, on se demande... et finit par retirer de sa veste une feuille roulée serré qu'il étale sur la table. Il la lisse du plat de la main... une sanguine, la bordure mal taillée, sûrement découpée, arrachée d'un cadre.

— Ça vaut quelque chose ?... Non ? C'est pas de chance. Elle m'aime pas beaucoup la salope ! Tu me la signerais pas, non ?

Il pourrait, il l'a déjà fait... mais pas ce soir. Il faut qu'il se lève et qu'il sorte... le reste n'existe pas, Popol et sa grinche. C'est cette fatigue qui l'inquiète, s'il ne peut pas se lever, s'il doit passer encore une nuit et un jour à attendre... Il ne pense plus qu'à ça, se lever !

— T'es très loin ce soir...

Qu'est-ce qu'il lui chante celui-là ! Il est là et bien là...

C'est l'imprévu, on le voit pas venir... Casta, il l'a pas vu entrer, ni chercher dans la salle, juste il le voit devant lui. Casta a fait le voyage de Paris rien que pour lui... Il sait ce qu'il lui veut, l'ami, le fidèle sur qui on peut compter la nuit, le jour et entre les deux... c'est l'entre-deux qui est important. Mais pourquoi ce soir, quand tout l'emmerde ? Merde Casta, pas ce soir ! Qu'est-ce que tu vas encore m'annoncer ?... Quoi encore ?... Il m'arrive que des merdes ! cinq, six, sept ans de merde ! alors pas ce soir !... que des merdes depuis la colonne, il m'arrive...

Il tire une chaise, s'assoit Casta.

— Je suis passé chez toi, tu m'entends ? C'est moi, oh ! C'est moi !

“Non Casta, je suis pas saoul, mais ça me fait chier, c'est pas le moment.” Il le regarde comme s'il était transparent.

— Ça fait une semaine que t'es pas rentré. Tu le sais que t'es parti depuis une semaine ?... Tu sais seulement ce que t'as fait aujourd'hui ?

Il le sait très bien... il hoche, il ne peut pas tout à fait lui mentir, c'est le seul, il n'y en a pas d'autre, le seul à qui il peut faire confiance, qui s'occupe de ses affaires à Paris, qui écrit pour lui aux ministres, à tous les salopards qui veulent sa peau. Popol est de trop, il saisit, il ne sera pas lourd avec lui, il dégage.

— J'ai revu Jo ! il a détourné la tête pour dire.

— C'est pour ça que tu t'es mis dans cet état ?

Oh ! ce serait si simple, il en sourit.

— Pourquoi tu réponds pas quand je t'écris ?... Je peux pas aider un mort ! Tu y cours... Si c'est ça que tu veux, continue, tu vas faire des heureux, c'est tout ce qu'ils veulent.

Il sait, il sait... mais pas ce soir ! Il lui fait signe d'approcher, lui-même se penche en avant.

— Je t'aime ! toi, je t'aime...

Il va prendre son verre, mais il est vide... alors un lascar se plante devant eux, jamais vu celui-là, d'où qu'il sort ?... un employé de banque on dirait, pas prévu lui non plus. Il vient lui présenter une toile, il retire la couverture qui l'enveloppe, sa main tremble... une croûte ! Il tient pas longtemps, le silence le plie, lui fait mal.

— Je sais ce que vous pensez... mais dans une journée, il y en a combien des minutes à retenir ?

C'est pas des mots pour dire, c'est des mots qui font mal, qui le déchirent le bonhomme... ça s'entend qu'il a mal.

— ... et même dans une vie !

— Tais-toi ! Courbet l'arrête. Il lève son verre mais il est vide. Il a compris, il sait ce qu'il veut celui-là aussi, tous, ils veulent la même chose.

— Va me chercher un pinceau... demande au patron, il a ce qu'il faut.

— Oh merci, merci...

Il replie la couverture, encore plus flageolant, il n'ose pas aller tout de suite... Courbet attend qu'il parte pour relever les yeux, se prendre le regard de Casta.

— Il rampe... "Marche droit nom de Dieu et parle fort !" mon grand-père me disait comme ça... Dès le biberon, j'y ai eu droit. Il avait bien raison... C'est quoi la mauvaise nouvelle ?

— T'as lu mes lettres ?

Il les a lues.

— Je viens te chercher, je te ramène en France pour que tu te soignes. Il n'y a qu'à Paris que tu peux le faire... Tu signes la transaction et tu es libre.

— Six mille francs par an, pendant trente ans ! Trois cent mille francs ! plus tout ce qu'on m'a déjà volé ! deux ateliers pillés, les toiles saisies...

— On arrivera pas à mieux. Dans deux, trois ans t'es amnistié... crois-moi ! fais-moi confiance... on en parle... ça ne peut pas durer...

— Tu rêves ! ils veulent ma peau, ils n'ont pas eu le cran de me fusiller, alors ils me finissent.

Il revient, l'autre, avec son pinceau et tout le poids du monde, il attend que Courbet ait terminé.

— Six mille francs par an, plus les intérêts ! Seize mille cent cinquante francs ! Plus mes dépenses pour vivre et pour peindre... Ça fait dix mille francs par an ! Total, en trente ans j'aurai payé un million ! Pour un million il faut que je peigne ! Quand j'arrive même plus à finir une toile !

Il tire la croûte à lui, prend le pinceau... c'est pas pour la retoucher, il la signe... Courbet !... Cinquante-sept ans de vie ! en rouge, comme ça qu'il signe ! Putain de peinture ! Putain de monde !

Casta l'ouvre pas... l'autre attend, penaud comme un qui aurait fait une bêtise... Courbet repousse la toile devant lui, il le fait avec autant de précaution que si c'était la sienne.

— Et me dis pas merci ou je la troue ! et tiens-toi droit nom de Dieu ! t'es un homme !

Qu'est-ce qu'il a entendu l'autre ? Il reballe sa toile, pressé, il s'attendait pas... si simple, sans un mot, sans honte presque... Il est déjà à ce qu'il va en faire de son "Courbet". C'est beaucoup plus qu'un cadeau, c'est... C'est encore un autre drame quand on n'arrive à rien en sortir de ses doigts... un drame ! Il ne peut pas s'empêcher de remercier, la tête remercie toute seule.

— Tiens-toi droit ! grogne Courbet.

Il file, un voleur, une victime...

— Qui va croire que c'est toi qui as peint ça ?

— Y a que la signature qui les intéresse... On m'en a encore saisi trois, ce mois-ci chez Durand... alors, puisqu'ils les aiment tant, moi je fournis ! pourquoi se gêner !

— Tu te fusilles là !

— Non, je me noie. Tu sais bien que je suis plutôt porté sur les liquides, les armes me font peur, dans ma propre merde, je me noie... parce que j'ai le nez délicat, l'odeur des autres m'incommode assez vite.

Casta n'insiste pas, le terrain est pourri, il n'a jamais vu Courbet aussi bas... Il a ses raisons, il n'a pas tort sur tout. Il a tout légué à sa sœur, mais on continue à le saisir, on s'acharne, on veut l'empêcher de vivre, Mac-Mahon et sa clique... Il a raison de craindre, le pire on croit toujours l'avoir derrière soi... toujours devant il est, à venir... Le pire ce serait qu'ils s'en prennent à son père, à Juliette, sa sœur... Le pire, il ne voit plus que ça... Le pire, c'est Zoé, son autre malheur de sœur qui est allée se marier à un bon à rien, un bonapartiste. Ils l'ont donné !... Il en est sûr, il a des preuves ! Eux aussi l'ont pillé ! Il les a sur le dos, ils le sucent, les morpions... Il n'y a pas que les autres, sa propre sœur qui veut sa peau.

Tous ses biens ! il n'a plus rien, rien... ruiné ! Il le répète à tout vent, il en saoule son monde, haut et fort, pour qu'on arrête avec lui, que la haine aille un peu voir ailleurs... Mais elle est sourde la carne, il ne le sait que trop bien, alors il ment un peu... chut ! c'est son secret ! Il a mis de côté, bien planqué, dans les quarante mille, de quoi tenir jusqu'à plus soif. Il crèvera c'est sûr, avant d'avoir bu son dernier sou... mais chut ! Personne ne doit savoir, ni Casta, ni même son père...

Exilé, volé, poursuivi, ruiné, il est tout ça, c'est pas mensonge... pas tout à fait ruiné ! Son drame

n'est pas là... Il n'arrive plus à peindre et ça, il ose à peine se le dire. Il y a une toile qui l'attend sur son chevalet, chaque jour il passe devant, s'il a un peu de courage, il s'assoit, il la regarde... mais ça reste tout vide à l'intérieur, il n'a plus de muscle, plus cette faim qui fait peindre... Il l'a eue, il la connaît si bien, c'est elle qui ne vient plus. Pourtant c'est rien qu'une montagne, un champ au premier plan, une vache, des jeunes femmes dans l'herbe, un paysage quoi ! Il en a peint plus de mille ! Il suffirait de deux ou trois heures... C'est quoi qui l'arrête ? La fatigue ? Non, la faim ! Ce mot lui est venu à l'instant. Il est bien là le pire, tapi, à le pister, sûr de son coup !

Et si c'était l'autre de fin ! la définitive ! Il ne comprend pas ce qui lui arrive, il a l'impression que c'est tout son corps qui refuse, veut plus. Il l'inquiète son corps, pour la première fois de sa vie, pas la peur de mourir, il est déjà un peu mort. Non, une autre peur, le poison de l'âge... elle ne se lit, cette peur, que par une certaine tristesse, un voile sur les yeux... ça, il peut encore le dire à Casta.

— Regarde ces doigts comme ils ont enflé ! Qu'est-ce que tu veux que je peigne avec ça ! C'est dans les doigts la finesse... Et maintenant je fais de l'eau ! même la nature qui se moque ! J'enfle comme une vache, il faut me traire... Vingt litres, je me suis vidé la semaine dernière... par le cul ! Et dans quinze jours il faudra recommencer ! Leur dis pas, ils sauront assez tôt... Je crève comme un chien, je trotte, je me cache... mais dans cent ans je serai sur les murs, mes chefs-d'œuvre, on paiera pour les voir... A moins qu'ils les brûlent, ils en sont capables ! les curés m'en ont déjà brûlé un ! Qu'est-ce qu'ils seront ces merdeux dans cent ans ? Même pas de la pourriture, des os sans moelle, même un chien n'en voudrait pas ! Et c'est ça qui me juge aujourd'hui !

Pas qu'un voile sur les yeux, le sourire est devenu triste...

— Tu viens avec moi, je te ramène à Paris, tu te fais soigner correctement, ce charlatan que tu vas voir, il a jamais guéri que les bien portants.

— Non, non... je sais très bien ce qu'ils vont me faire, ils vont me faire des ponctions et moi je ne veux pas !

Courbet se voit mal en point mais pas perdu... Il marche encore sur ses deux pattes, merde ! Il s'est battu toute sa vie, il dérape d'accord, il plonge, c'est pas la première fois qu'il plonge... et tout au fond toujours, il se sent terriblement vivant et personne lui enlèvera, volera ce petit bout de chair qui palpite, s'agite... un cabri, dès qu'il a aperçu Jo ! Il n'y a plus qu'elle maintenant, elle qui va le sauver, il le sait, il l'attendait, il fallait bien qu'elle revienne... Jo ! Casta allait presque lui faire oublier.

— Excuse-moi, il faut que j'aille pisser.

Il se lève maladroit, mais se lève... Les jambes le tiennent plutôt bien nom de Dieu ! Ça le confirme, il a raison, il va sortir, le planter là, Casta ! Il ne voit pas d'autre solution, il ne va pas se le traîner jusqu'au claque, non...

— Je vais pisser...

Il traverse la salle... Oui, il va le planter. Il l'aime beaucoup, mais même ceux-là pourquoi faut-il qu'ils soient si lourds parfois !... Il est parti de chez lui pour être seul, il sait très bien ce qui est bon pour lui, c'est Jo !... Rien que d'y penser il aurait comme un désir... Merde alors ! C'est bien qu'il est vivant, la preuve des preuves, elle qui déjà lui souffle... Il sort.

Il se redresse de lui-même, pas besoin de se le dire, il n'y pense même pas... il se tient droit nom de Dieu !

La rue finit de le remettre sur pied, il y a encore du monde à cette heure, des ombres qui rentrent chez elles. Lui aussi rentre, il revient... une sorte de chez-lui, retrouver une femme, il y a longtemps que ça ne lui était pas arrivé, retrouver une femme... Jo ! Et si ce n'était pas elle ? Cette pensée lui vient avec la rue, elle se fait de plus en plus lourde, l'envahit, l'empêche, il marche sans voir autre chose qu'elle. Si ce n'est pas Jo... alors la vie est bien curieuse.

Comment une fille comme Jo peut se retrouver dans un bordel, pire ! ce claque ! C'est à peine croyable et pourtant quand il l'a vue, il n'a pas douté, il ne s'est pas posé la question, son visage s'est peut-être épaissi, peut-être l'alcool... son nez aussi, peut-être un peu plus fort, mais toujours quand on souffre on finit par en porter la trace, elle aurait donc souffert elle aussi... Si ce n'est pas elle... Eh bien, ce ne sera pas elle ! Il sera terriblement déçu... Mais il a tellement envie que ce soit elle... et comment ! comment ! Oui, elle est curieuse la vie, elle ou pas elle, de l'avoir conduit là... le hasard ! peut-être ! il faut bien quelque chose, puisqu'il ne croit pas en Dieu... Non, foutre non ! pas celui-là ! Il faut bien qu'il y ait quelque chose pourtant... non ! non ! non ! c'est encore une façon de croire, on ne nomme pas la chose, on l'appelle présence, force, destin mais on continue à croire à quelque chose ! Non, non, à rien du tout il croit, rien ! mais c'est tout de même curieux qu'il soit venu là...

Il y est déjà ! dans le passage, il vient d'entrer... merde, déjà !!! Il a pas vu le temps... Il a couru ou quoi ? Il a un pincement, ça cogne dedans, il a peur... C'est idiot ! Mais oui, il a peur.

Il la cherche et tout de suite l'aperçoit, la fauve, elle lui tourne le dos. Il a aussi vu deux pieds se



lever... et des cris ! Un qui monte l'escalier sur les mains... "une ! deux ! trois !" ... on compte les marches. Il tire tous les regards, pas un balourd ! la fille qui l'accompagne s'est retournée, mains sur les hanches, il lui vole la vedette le corniaud !

Son œil n'a fait qu'aller et venir, il retrouve Jo... Non, pas Jo ! Ce n'est pas elle ! C'est même criant... rien d'elle ! Il sent que ses pieds s'enfoncent dans un sol qui se fait mou... Elle lui ressemble, mais une mauvaise copie, plus rien de la finesse, des mauvais doigts qui n'ont pas su. Comment peut-on se tromper à ce point ? Il revoit le visage de la veille, il l'a toujours dans la tête... c'était elle à jurer ! Elle vient à lui, le reconnaît.

— On va le monter cet escalier ?

C'est pas ce visage qu'il a vu... On l'aurait changé que ça ne serait pas différent. Ce doit être ça une hallucination, c'est la première fois... Tout de même, elle lui ressemble... il ne peut pas s'empêcher de penser à Jo, elle lui ressemble trop. Qu'importe si ce n'est pas elle... c'est bien Jo qui remue en lui. Il avait peur d'être déçu, mais non, seulement quelques secondes. Il veut aller plus loin... voir jusqu'où cette fille le ramène en arrière. Il serait devant Jo, est-ce que ce serait si différent ? Dix ans qu'il ne l'a pas vue. On devient vite des étrangers... Elle repasse devant lui, il veut la suivre, la monter... Qu'importe ! Il est pris dans un mouvement qu'il ne peut plus arrêter, ce serait criminel... s'il était croyant, il parlerait de Providence, on ne refuse pas la Providence ! ce qui est écrit ! il veut savoir, il va y aller, c'est écrit ! il prend le bras de la fille.

La vieille aussi le reconnaît, elle enfonce ses yeux, elle aimerait bien savoir ce qu'il mijote celui-là. Elle est tout ce qu'on veut, mais ses filles, elle les protège, elle s'en est fait un point d'honneur.

— Je la prends pour la nuit !

— On ne fait pas les nuits !

Il ne répond pas, il se contente de sortir un billet, puis deux, puis trois, des gros !

— Un autre !

Il le sort.

— Tu me fais monter de la bière, j'ai le cul qui me démange.

— Monte donc déjà l'escalier !

Elle ramasse les billets, l'œil noir qui rage de rien percer. C'est pas sa clientèle ce type, elle n'aime pas ça ! surtout que la semaine dernière Tina n'est pas redescendue, on l'a retrouvée toute molle sur le lit, étranglée. Elle a toujours les billets dans la main... le rappeler, les lui rendre, l'idée la traverse... Il le monte, ce cochon, l'escalier, tout lourd qu'il est sur sa canne.

Il entre dans une chambre, tout ce qu'il y a de plus nu, un lit sans montants, une chaise qui crie misère et une table rectangulaire pour porter le bassin et le broc, un savon, trois serviettes... la bougie que la fille pose là.

— Déshabille-toi, je vais te laver.

L'habitude sans doute, elle passe ses mains sous ses seins pour les gonfler.

— Relève tes cheveux, lui demande Courbet.

— Les cheveux ?

Elle fait l'étonnée quand elle sait très bien que la plupart des hommes qui la montent, c'est pour sa tignasse.

— Alors t'as voulu me revoir... et toute la nuit mon cochon !

Elle tient ses cheveux au-dessus de sa nuque et s'approche, le coude bien levé jusqu'à lui mettre son dessous de bras sous le nez.

— Ça dégage une rousse ! t'aimes ça hein ! et en bas, je te dis pas, c'est du poivre ! Allez déshabille-toi... Tu veux que je te déshabille ?

— Regarde-moi.

Elle ne tient pas le regard, tout n'est pas à vendre.

— Regarde donc plutôt mon cul, c'est lui qui va te faire rire.

Elle laisse tomber son vêtement et se penche pour le ramasser, cul en l'air, il y a du vice chez cette fille, ça continue la ressemblance... Jo aussi savait pimenter. Il en faut une bonne pincée pour relever l'amour, sinon il lasse, on en perd l'appétit.

La porte s'ouvre, c'est le gamin qui apporte la bière, il a oublié de frapper. Il ne frappe plus, c'est sa façon de se sentir un grand... c'est pas la première femme qu'il voit le cul en l'air, de l'appétit il en a lui, poivre ou pas, et il traîne, fait durer avant de poser ses bières. Alors la main de la fille part, une mauvaise humeur qui claque sur la nuque de l'enfant, il a eu tout juste le temps de détourner la tête. Il a dans les onze ou douze ans, les filles l'ont adopté, on ne sait pas d'où il vient, lui non plus et il ne s'en plaint pas.

Courbet prend une bouteille, il a soif et il boit direct au goulot.

— C'est pas pour boire que t'es venu, hein ? Je vais pas faire édredon !

— Allonge-toi, il lui demande.

— Tu me touches pas tant que t'es pas lavé !

Elle dit mais elle s'allonge, lui continue à boire et à l'examiner. Il aurait presque envie de la peindre comme ça. C'est toujours étonnant de voir comment certains corps tout de suite trouvent la pose, d'instinct ils savent la grâce. Peut-être devrait-il se remettre aux nus... avec elle ! C'est rien d'autre qu'une sorte d'impuissance qui l'arrête, il ne peut plus peindre parce qu'il ne baise plus, qu'il rebaise et...

— Remonte tes jambes... la droite, un peu plus.

Elle en rajoute, elle croit qu'il veut des poses cochonnes. Jo aussi savait.

— Dis-moi ce que tu veux... si au moins tu le sais !

Est-ce qu'il s'habitue, ou bien est-ce la lumière de la lampe, ou le désir de revoir Jo qui revient, de l'avoir si près de lui, à sa main... d'avoir son oreille, une femme qui l'écoute... le besoin de clore dix ans d'une vie sans elle, d'en finir, d'en sortir... Jo ! elle est à nouveau là, devant lui... Jo ! merde c'est elle ! qui revient comme la veille... Jo !

— Caresse-toi ! il lui dit.

La fille se redresse sur son coude parce qu'il n'a plus tout à fait la même voix, il a l'air étrange.

— Caresse-toi ! il répète.

Il sourit, il a parfaitement conscience de ce qui se passe. Il ne rêve pas, il n'est pas saoul il en est sûr, il n'est pas fou non plus, il sait très bien qu'il est dans un bordel avec une fille qui ressemble à Jo, qui n'est pas Jo... et pourtant il se passe quelque chose en lui qui est de l'ordre de la folie, ce qu'il ressent est si fort qu'il en oublie que ce n'est pas elle et il est au bord de lui dire... il faut qu'il dise à quelqu'un, qu'il se décharge... pas d'un secret, une douleur ! si quelqu'un pouvait la partager avec lui, peut-être qu'elle deviendrait supportable.

Ce qui l'arrête encore ne va pas tenir bien longtemps parce que cette fille est prête à tout entendre de lui, il a payé... elle va l'écouter.

Elle se laisse aller en arrière et elle va se caresser, elle va le faire parce que c'est par là que doit passer le plaisir de cet homme... parce qu'il lui a demandé, il a payé ! Et c'est toujours et jamais la même chose, un homme qui se dévoile, il n'a pas besoin de se déshabiller, elle commence à le deviner. Il n'est pas le premier.

— Tu ressembles terriblement à une femme que j'ai aimée...